

..... N° 59 | 4^{ème} TRIMESTRE 2026

Nos Lettres

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE



Michel Joiret
1942 – 2026

PRÉSIDENTE

MARTINE ROUHART

VICE-PRÉSIDENTS

RENAUD DENUIT

MICHEL JOIRET †

TRÉSORIER

FRÉDÉRIC BÉGUIN

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL

ÉRIC BRUCHER

CONSERVATEUR DU MUSÉE

CAMILLE LEMONNIER

PHILIPPE LEUCKX

ADMINISTRATEURS

ÉRIC ALLARD

ISABELLE BIELECKI

CARINO BUCCIARELLI

CHRISTIAN DEBRUYNE

ARNAUD DELCORTE

COLETTE FRÈRE

SYLVIE GODEFROID

ROBERT MASSART

JEAN-POL MASSON

ALEXANDRE MILLON

YVES NAMUR

JEAN-LOUP SEBAN

SOMMAIRE

Un écrivain au cœur d'or

par **Martine Rouhart** 3

Éditorial

par **Martine Rouhart** 5

Les entretiens de l'AEb

Michel Stavaux

par **Marcel Detiège** 7

Bernard Antoine

par **Frédéric Vinclair** 16

Lectures 29

Activités de nos membres 61

Éditeur responsable : Martine Rouhart

Comité de rédaction : Colette Frère, Jean-Pol Masson, Martine Rouhart,
Frédéric Vinclair.

Relecture : Daniel Charneux

Mise en page et iconographie : Frédéric Vinclair

Impression : Relie-Art / Drifosett (Bruxelles)

Les opinions émises par les auteurs n'engagent qu'eux-mêmes.

Un écrivain au cœur d'or

par **Martine Rouhart**, Présidente de l'AEB

Cher Michel,

Je pourrais en dire beaucoup sur l'ami que tu as été pour moi, sur qui je pouvais toujours compter, et sur ce que tu m'as apporté au niveau littéraire ; tu étais à la fois un moteur, un soutien et un conseiller.

Mais c'est au nom de l'AEB à laquelle tu tenais tant et où tu t'es tant impliqué jusqu'au bout comme vice-président, que je voudrais m'exprimer ici.

Membre de l'association depuis si longtemps, toujours attentif et à l'écoute des autres, disponible sans jamais compter ton temps, fidèle et actif non seulement aux réunions du C.A. mais aussi à toutes les activités organisées, tu y apportais ton expérience, ton chaud regard rieur, ton amitié et ta bienveillance. Peu soucieux de te mettre en avant, tu n'as eu de cesse de faire mieux connaître tes collègues écrivains.

Et l'AEB n'était pas ton seul cheval de bataille. Il faut citer aussi entre autres le Non-Dit, ton autre association phare avec laquelle tu as emmené les amis et écrivains en tant de passionnants et enrichissants voyages « en pays d'écriture », très récemment encore à Berck-sur-mer.

Tu vas cruellement nous manquer et laisseras un grand vide. Tu laisses aussi une œuvre considérable et remarquable dans bien des genres littéraires, à lire et à relire, je pense à tes nombreux romans et à la poésie.

UN ÉCRIVAIN AU CŒUR D'OR

Merci d'avoir été là.

Nos pensées pour Corine qui te soutenait et t'accompagnait
dans toutes tes foisonnantes activités littéraires, et à ta famille.



Éditorial

C hers membres et ami (e)s de la littérature,

On le sait, l'automne est une saison riche en nouvelles parutions, dans tous les genres littéraires.

Parmi celles-ci, nombreuses sont les publications de membres de l'AEB.

Il n'est sans doute pas un(e) auteur (e) qui ne se soit un jour posé la question : pourquoi encore ajouter un livre de plus sur une planète qui en regorge déjà tant ?

C'est que chaque écrivain est unique, chacun a sa vie, ses techniques, ses expériences et sa sensibilité pour exprimer en mots l'humanité et le monde.

Toutes les œuvres littéraires méritent intérêt et attention, appellent à être lues et qu'on en parle, mais encore leur faut-il une certaine visibilité...

Je me permets d'insister : commençons donc par nous lire entre nous, et proposons des chroniques de lecture de nos collègues écrivains de l'AEB, afin que le plus possible de ces livres soient recensés dans notre trimestriel et puissent ainsi approcher un plus vaste public.

L'automne, c'est aussi traditionnellement la saison des prix littéraires. Cette année, l'AEB en décernera plusieurs, dont le Grand Prix (biennal) de l'AEB.

Merci à toutes et tous pour les ouvrages reçus. Les différents jurys se font un réel plaisir de les découvrir.

Notez déjà dans vos agendas le 18 novembre 2026, date de la remise des prix lors d'une séance festive, rythmée par

ÉDITORIAL

l'accordéon d'un artiste talentueux...

Je vous y donne rendez-vous, ainsi qu'à nos différentes soirées et samedis après-midi qui se succéderont avant la fin de cette année.

Plus de détails très bientôt !

Bien amicalement, et au grand plaisir de se voir,

Martine Rouhart

Les entretiens de l'AEB

Trois questions à Michel Stavaux par **Marcel Detiège**

Marcel Detiège : Votre biographie se réduit à sa plus simple expression dans l'annuaire de l'AEB. Est-ce parce que vous considérez qu'à un certain niveau de notoriété on ne se présente plus ou parce que vous tenez que l'état civil n'a rien à voir avec l'œuvre du poète ? Je vous fais cette question à la fois sur le plan physique et, oserais-je dire, métaphysique. De même que lorsque le corps meurt l'âme meurt aussi, de même peut-on dire que lorsque l'auteur meurt, son œuvre meurt également ? Les œuvres qui survivent à leurs auteurs n'y réussissent qu'à la faveur de commentateurs et autres auteurs d'anthologie. C'est-à-dire par chance. Bref, ne pourrait-on dire ce que Sainte-Beuve pensait, que l'auteur a plus d'importance que son œuvre ?

Michel Stavaux : Cher Marcel Detiège, votre question me fait rougir. Je suis certain de ne pas mériter une présentation si favorable. La question couvre d'ailleurs plusieurs aspects différents. Je vais essayer de vous répondre point par point.

Tout d'abord, pourquoi hésiter à encombrer les biographies destinées à paraître ici ou là ? C'est que je crois qu'un être ne se présente pas. Ou bien alors, il ment sur l'essentiel, ne serait-ce que par omission. Ce qui nous fait nous-même ne peut être dit à des tiers, car toute personnalité est évolutive, sinon évanescente. Qui donc peut vraiment croire pouvoir se définir soi-même, en particulier s'agissant de réalisations qui, de toute façon, ne valent qu'en dehors de soi et ne peuvent être ressenties comme un « soi ».

Plus immédiatement, comme je n'ai jamais attaché de valeur aux hiérarchies et distinctions sociales, il me semble qu'énoncer à son propos une accumulation de titres universitaires, de fonctions et de distinctions est plutôt une preuve de faiblesse qu'autre chose. L'expression d'un sentiment d'illégitimité. C'est l'éthos de service qui doit conduire à de longues études, à des fonctions importantes et, malgré tout, aussi à quelques témoignages sociaux d'appréciation. Or, cet éthos ne se proclame pas, il s'éprouve, d'abord, en soi-même et, si possible, aussi parfois de la part d'un autre qualifié pour le ressentir. Le reste est silence.

Contrairement à vous, je ne crois pas que notre esprit qui est mémoire, conscience mais surtout sensibilité, volonté et intelligence, disparaît avec notre corps. Je pense au contraire, comme Saint-Simon (le comte, pas le duc, cette mauvaise langue) et les positivistes que cette part de nous-mêmes, notre esprit, ou plutôt notre façon personnelle d'avoir de l'esprit, ne trouve pas sa limite dans notre corps et, qu'en tout cas, pour ce qui concerne la volonté, et surtout la sensibilité et l'intelligence, il participe, tant du vivant de notre corps qu'après sa destruction, au « grand tout » de l'humanité (l'expression est de Saint-Simon), donc au passé de celle-ci, et à son avenir autant qu'à son présent. Les réalisations positives de notre intelligence influencent l'avenir à partir du présent qui lui sert de base et sont le fruit de notre volonté. De même les œuvres de notre sensibilité (pas seulement en poésie mais surtout dans nos preuves d'amour pour nos proches et pour l'humain) pénètrent comme par les cercles concentriques dans la conscience des contemporains et ceux-ci font évoluer l'avenir en conséquence.

Au cours de périodes sombres comme celles que nous vivons aujourd'hui, ces produits de notre intelligence et de notre sensibilité servent de butte-témoin pour de futurs et nécessaires progrès. C'est ainsi, par exemple, que l'esprit des rédac-

teurs de la déclaration universelle des droits de l'homme, connus de tous ou seulement de spécialistes, cet esprit vit aujourd'hui alors que leur corps a disparu. Et donc, oui, de la sorte, quant au troisième aspect de votre question, Sainte-Beuve avait raison : l'auteur a donc plus d'importance que son œuvre.

M. D. : Vous avez publié un recueil intitulé *Analogies* aux éditions de la Société des Poètes français, que vous avez fait précéder d'une importante préface, comme aimait à faire Victor Hugo, dans *Les Orientales* notamment où, s'en prenant aux critiques, il leur dit : « On ne vous demande pas si vous avez aimé mais si l'ouvrage est bien fait. » Vous vous montrez, monsieur, moins agressif et, didactique, vous vous faites le champion d'une « nouvelle poésie classique ». Dites-nous, s'il vous plaît, ce que vous entendez par là.

M. S. : *Analogies* est une tentative de renouer avec la tradition de l'expression poétique dont je ressentais personnellement le besoin. En effet, je constate l'invasion actuelle de textes en vers « néo-libres » (nous savons que la versification libre en tant que telle désignait l'expression en phrases rimées délivrées en des vers au comput de syllabes stricts mais mélangeant des longueurs de vers différentes – La Fontaine y excellait par exemple) qui ne sont que de la prose découpée, parfois artificiellement, au détriment de la clarté du texte et de sa musicalité. Écrire de la sorte peut produire des réussites incontestables mais cela est fort difficile me semble-t-il. Donc, rare.

Lisez beaucoup de poèmes comme de la prose qu'ils dissimulent pour en faire l'expérience. Le plus souvent, l'impression de poésie qui s'en dégage n'est qu'artifice typographique.

Pour mon essai de prolongation de la tradition, je préfère

d'autre part parler maintenant de « poésie régulière contemporaine » plutôt que d'utiliser les termes, en effet plus répandus, de « poésie néo-classique ».

Dans ce mode, j'ai choisi de m'exprimer en vers aux syllabes comptées et égaux entre eux tout au long de chaque texte, avec des poèmes en vers de 6, 12 et surtout 8 syllabes, le vers le plus long ne nécessitant pas d'hémistiche et donc, je pense, le plus à même d'exprimer une pensée fluide et musicale, sans le rythme de batterie de l'alexandrin, par exemple. C'est l'élément « régulier ».

Pour l'élément « contemporain », j'ai choisi de compter les syllabes en fonction de la diction d'aujourd'hui. Personne, de nos jours, ne prononce plus « ci-eux » en deux syllabes, par exemple, sauf certains poètes « parnassiens ». J'ai aussi écarté les règles trop strictes de la poétique « absolutiste », j'entends, héritée du XVII^{ème} siècle, en matière de rimes, préférant souvent à la rime riche, ayant tendance à dominer le texte de sa grosse voix, les assonances voire la recherche d'homonymies internes aux vers.

Quant au recours fréquent aux images, je suis resté là-dessus fidèle à mon style de toujours, tant il me semble que leur emploi est la voie la plus directe pour partager le sentiment poétique. Pour la forme de ces images, j'écoute encore Pierre Reverdy qui écrivait : « Plus les rapports entre les deux réalités rapprochées seront lointains et justes, plus l'image sera forte, plus elle aura de puissance évocatrice et de réalité poétique. » (*Nord-Sud* n°13, mars 1918.) « La poésie, par intuition, communique aussi une information autonome surgie du nœud de sens produit par le texte. En cela, elle expose et réalise en l'esprit de chacun, poète et lecteur, l'unité de la réalité dans l'imaginaire où se manifeste la coïncidence entre essence et être que la raison tend à dissimuler. » (Cynthia Fleury, *Métaphysique de l'imaginaire*, Folio.) C'est-à-dire que l'image n'est her-

métique que pour les esprits qui n'y sont pas sensibles ou qui ne souhaitent pas se prêter à cette aventure.

André Gide écrivait : « L'incantation poétique est produite en dehors de la signification usuelle des mots, leur pouvoir d'évocation restant toutefois liée à celle-ci ; le lecteur n'a pas précisément à comprendre mais à se prêter, les sons rythmés évoquant en lui un faisceau de sensations où la raison raisonneuse n'a rien à voir et par quoi la poésie est spirituelle. » (*Anthologie de la poésie française*, La Pléiade.)

L'image poétique n'est donc pas une fioriture mais le vecteur même de la poésie et ce qui distingue celle-ci du prosaïsme dont l'objet est d'établir ou de discourir. Mais pour cela, l'image doit être réussie, c'est-à-dire produire un « nœud de sens ». Sinon, c'est un procédé inutile, voire contre-productif pour la traduction en texte de la réalité poétique perçue par le poète. Il y a là un danger que n'ont pas su toujours éviter même les plus grands, à voir le fameux vers « La terre est bleue comme une orange » du toujours mieux inspiré Paul Éluard. J'en suis conscient.

Je suis conscient aussi que la poésie qui s'écrit aujourd'hui n'a très généralement rien à voir avec les préoccupations que je viens d'énoncer. C'est que je suis encore marqué par la forme de spiritualité qui, née de la négation de l'individu au cours de la Première Guerre mondiale, s'est épanouie entre les deux grandes guerres du XXème siècle et ensuite prolongée jusqu'en 1975 quand elle a été progressivement supplantée par une autre forme d'esprit du temps qui domine aujourd'hui les écrits du genre « poésie ».

Je m'explique. Les première et deuxième guerres mondiales ont réduit la culture de l'humanisme en cendres par excès de sauvagerie. La poésie s'est alors réfugiée au plus profond des consciences, cherchant ce qui était vraiment humain en étant commun à tous. Le partage poétique était un

discours de reconnaissance entre les âmes. Il ne s'agissait pas de célébrer l'individu, dans le registre de l'intime ou de l'« ici et maintenant ». Son exploitation idéologique en darwinisme social avait fait trop de mal. Notre civilisation, en se dépouillant dans l'horreur de ce qui avait fait sa clarté ne pouvait se reconstruire qu'à partir de l'instinct archétypal, que l'image poétique bien comprise est presque seule à pouvoir exprimer en littérature. La poésie d'alors, que je ne puis que prolonger à mon âge (78) tendait à refléter – sinon traduire – de manière quasi-abstraite, diffuse en tout cas, la sensibilité au bonheur, l'intelligence du beau et la volonté de s'unir, soit « le bon, le beau, le bien » des débuts de la réflexion sur ce qu'est une vie bonne. Ce n'est peut-être pas un hasard si cette poésie s'est presque tue au tournant des années 1975. C'est que les crises économiques, qui ont sonné le glas des « trente glorieuses » (1945-1975) nous ont conduits à partir de cette époque au nom de « nouvelles réalités » à une course à l'abîme des aspirations antérieures à une société plus prospère, car plus juste. À beaucoup d'égard, nous en sommes arrivés aujourd'hui à 1910. Notre société est encore prospère mais de plus en plus inégalitaire et menacée par des conflits sociaux et des entreprises guerrières à nos frontières. Le repli sur soi est majoritaire. Nous en sommes arrivés à vivre l'utopie sartrienne pour laquelle « l'enfer, c'est les autres », au sens où l'enfer est ce qui modère notre liberté individuelle, y compris bien sûr – surtout ? – en pratique, la liberté de dominer autrui, à travers toute recherche ou exaltation de notre personnalité. Et, à la suite en particulier d'auteurs comme Bonnefoy et Jacottet, l'expression poétique est devenue phénoménologique au sens de Husserl. L'individu, y compris le poète, seul vis-à-vis de tous, entend se définir pour échapper à « l'enfer » sartrien et pour cela privilégie l'expression des sensations, de ses sentiments, et a recours au monde, généralement évoqué comme nature, pour se mettre

en scène. Le poète revendique alors une sorte d'exemplarité en proclamant le caractère unique de son individualité sensible et expressive.

Pour moi, ce n'est pas en s'exprimant dans le registre de l'intime que nous sommes humains, chacun de nous comme le poète. Mais en tâchant de permettre à d'autres, le lecteur par exemple, de trouver au fond de lui une possibilité de reconnaissance et de partage de ce qui nous est commun.

M. D. : Nous avons été jeunes, vous et moi. Jeune poète encore virginal, déjà, l'on disait de vous que « la niaiserie n'était pas votre fort ». Bientôt, vous fûtes nimbé de la gloire de vous voir édité par Gallimard avec votre *Cheval d'ivoire*. Vous avez connu les grands auteurs de l'époque, Jean Paulhan, Raymond Queneau, Dominique Aury. Parlez-nous un peu de ces personnages mythiques de la NRF.

M. S. : Ouh la la ! Danger ! Ces évocations s'expriment si facilement sous la forme de la vanité ! Mais je veux saisir l'occasion de rendre plusieurs hommages, avec peut-être quelques excursions ensuite vers le pittoresque.

Parmi les écrivains dont je me flatte d'avoir bénéficié de la proximité, je dois citer en premier lieu Gaston Compère. L'un des plus grands poètes de sa génération en Belgique avec Jacques Izoard. Les premiers recueils de Compère, *Europe mon amour* (éd. C.E.L.F.) et *Géométrie de l'absence* (éd. André De Rache) sont des textes de grande importance et c'est à partir d'eux que je me suis découvert le désir de m'exprimer dans le genre poétique. Gaston Compère a été mon professeur de français à l'Athénée d'Ixelles. Comme j'avais analysé assez correctement un texte de Cocteau, il m'a donné un recueil de Fombeure à lire. Et voilà ! J'ai pu discuter avec lui de mes tout premiers textes d'adolescent et appris beaucoup. Son souvenir

m'est très cher.

Comme m'est cher aussi le souvenir de mes rencontres à cette époque avec Pierre Coran d'abord, et avec André Charlier puis André De Rache un peu plus tard. Pierre Coran a publié mes tout premiers textes et sa sympathie me nourrit toujours après tant d'années d'éloignement.

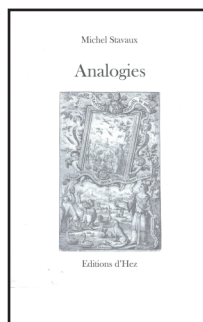
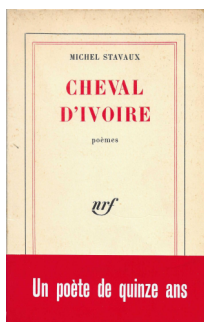
André Charlier, aussi un très bon poète de son époque et éditeur (le C.E.L.F.), aujourd'hui trop oublié, m'a encouragé de ses critiques amicales pour mon *Cheval d'ivoire* qui devait en effet rencontrer un grand succès d'estime à l'époque. C'est vrai que j'écrivais « à la mode » alors, ce qui n'est plus le cas aujourd'hui.

Alain Bosquet me faisait part, le plus souvent par lettres ou lors de nos rencontres à Knokke, avec sympathie, de pertinentes critiques dont j'ai bénéficié, et aussi de précieuses appréciations qui m'ont encouragé. Lui et Rolland Busselen, si chaleureux, m'ont présenté à mes futurs éditeurs, alors que je suis plutôt éloigné du monde des lettres... Qu'ils en soient remerciés.

Les éditions Gallimard ont en effet été le cadre des belles rencontres que vous évoquez. Queneau, Paulhan et Aury me recevaient le plus souvent ensemble dans le bureau tout blanc de Paulhan. Peut-être pour se moquer de moi – j'étais si jeune! – ou ne voyant en moi que l'auteur, Jean Paulhan m'a fait boire mon premier Porto, qu'il avait tiré d'une espèce de coffre dissimulé dans le mur immaculé derrière sa chaise. C'est ensuite devenu un rite. Nous parlions surtout longtemps de poésie et de poètes. Pour la Belgique, il appréciait particulièrement Odi-lon-Jean Périer. C'est surtout avec Paulhan que je pouvais poursuivre de généreux échanges. Dominique Aury avait l'air de m'évaluer et parlait peu, ce qui m'intimidait. Alors que Queneau me bombardait de questions sur le style en me regardant avec une sorte de gourmandise comme un entomologiste qui

découvre une nouvelle sorte d'insecte intéressant.

Je dois aussi évoquer les mondanités. Là, pas de rencontres. Les écrivains s'y croisaient comme des flottes de guerre dans un détroit, avec prudence et hostilité contenue. Mais le spectacle des femmes ! Je ne me suis jamais départi depuis lors de mon goût pour les créations des grands couturiers. Un seul souvenir, pour la route. Certaine année, une dame vêtue d'un tailleur vert brillant, très ajusté et généreusement échancré, portait comme principal bijou une broche constituée d'un grand scarabée vivant, fort brillant, vert et or, attaché par une mince chaîne d'or à une haute boutonnière. Ce malheureux petit être se promenait dans le décolleté de sa maîtresse. Comme j'aurais voulu être, à sa place, le prisonnier à la promenade !



« Évidences discordantes et horizons possibles »

Entretien de **Bernard Antoine**
avec **Frédéric Vinclair**

Publiés entre 2018 et 2025 par Françoise Salmon aux éditions Murmure des Soirs, trois romans ont permis de faire entendre la voix singulière de Bernard Antoine.

À la croisée de plusieurs genres fictionnels, l'auteur distille dans ses histoires des touches de fantastique, de thriller, d'anticipation catastrophique, de roman d'espionnage, d'uchronie et de merveilleux, sans toutefois entrer pleinement dans cette littérature que l'on affuble encore parfois du préfixe – autrefois dépréciatif – de « para ».

Étayés par une documentation solide, ses fables explorent certains événements des dernières décennies dont elles font revivre les questionnements, et tissent des liens directs entre les personnages sortis de l'imagination du romancier et les ombres d'un passé souvent tragique.

Soutenus par une langue virtuose, les livres de Bernard Antoine sont des cavernes qu'un lecteur curieux sera tenté d'explorer plus avant, afin de mettre en lumière ce point de bascule où s'arrête l'Histoire pour laisser place à l'imaginaire tout en nuance de cet écrivain discret.

La lecture d'Aquam fut pour moi une révélation.

Voici de quoi en savoir un peu plus sur un auteur dont les livres peuvent faire si forte impression...

Frédéric Vinclair : Bernard Antoine, vous publiez votre premier roman en 2018, à l'âge de 62 ans. J'ai eu beau chercher, je n'ai trouvé mention d'aucune publication de votre part

avant cette date. J'en conclus donc que *Pur et nu*, qui remportera le Prix Saga Café en 2018 et le Prix des Bibliothèques de la Ville de Bruxelles en 2019, est votre premier texte publié. S'agit-il aussi du premier texte que vous ayez rédigé ?

Bernard Antoine : C'est en tout cas mon premier texte de fiction. Par ailleurs, j'ai beaucoup écrit précédemment pour raisons professionnelles. Il s'agissait surtout d'articles spécifiques au champ socio-politique destinés à des revues spécialisées. Mais, et c'est le plus important je crois, j'ai toujours été un lecteur assidu, quasi boulimique. Mon premier roman (sans images) m'a été offert par ma mère à l'âge de huit ans. Je n'ai plus arrêté de lire depuis lors. La lecture a été ma principale école d'écriture et, paradoxalement, mon principal obstacle à me lancer plus tôt dans cette activité. En effet, la fréquentation des grands écrivains m'a longtemps entretenu dans la conviction que je ne pourrais jamais faire aussi bien. Et j'en suis toujours aussi convaincu mais, entretemps, j'ai brisé le signe indien. Les premières lignes de *Pur et Nu* ont été écrites à l'automne 2012. Françoise Salmon m'a fait confiance et l'a publié en 2018. *Aquam* a suivi en 2022 et *Tous les dieux du monde* en 2025. Je suis à présent plongé dans l'écriture du quatrième.

F. V. : Je pense que vous soulevez-là une sorte de complexe commun à beaucoup d'écrivains : la confrontation avec les « grands aînés » et certains textes qui, pour une raison ou une autre, vous marquent au fer rouge et dont on se dit qu'on ne pourra mieux faire. C'est en effet un lieu commun de dire que l'écriture ne vient pas de nulle part, et que le texte lu donne naissance au texte écrit. Quels sont donc les livres ou les auteurs qui vous ont, sinon influencé, tout au moins transmis le désir de vous asseoir à votre tour devant le stylo et le cahier – ou le traitement de texte ?

B. A. : D'abord il me faut rendre hommage à l'enseignement. En tout cas, à celui que ma génération a connu. Au terme de mes études secondaires, j'avais été confronté à Hugo, Zola, Balzac, Dumas, Flaubert, Maupassant, Baudelaire, Bazin, Camus et j'en passe... Dans les années qui suivirent, ceux-là m'ont montré le chemin vers Proust, Céline, Cohen, Giono... Et puis la littérature française a cessé de m'intéresser. À part chez Yourcenar, Gary et quelques autres, je n'y trouvais plus le souffle romanesque qui m'avait porté dans ma jeunesse. Néanmoins, je pourrais revenir plus tard sur quelques auteurs français contemporains qui m'ont (un peu) ramené vers elle, tels que Houellebecq, Le Clézio, Ferrari ou Gaudé. Et puis certains livres aussi, qui m'ont marqué en tant que tels, mais nous savons qu'un livre ne fait pas une œuvre.

Au début des années 90, j'ai découvert les auteurs anglo-saxons — notamment américains — chez lesquels j'ai retrouvé ce formidable plaisir du *souffle*, de l'inventivité, de l'originalité de l'écriture et de la force politique du récit ; tout ce qui me manquait tant chez les Français. Ceux-là ont eu une influence fondamentale sur mon envie d'écrire à commencer par Philip Roth et puis l'immense Toni Morrison, Harper Lee, Paul Auster ou encore Richard Powers. Je pourrais en citer bien d'autres... Une dernière chose : je ne lis pas en anglais, ou très peu et certainement pas les auteurs de cet acabit. Il faut, dès qu'on le peut, rendre hommage aux traducteurs de très grande qualité dont disposent les éditeurs, ceux-là qui nous font découvrir les livres étrangers avec un art et une compétence admirables.

F. V. : Votre réponse soulève encore un point qui me semble fondamental lorsque l'on aborde la chose littéraire : de même que la lecture mène à l'écriture, la découverte d'un auteur pousse systématiquement à celle d'autres de ses sem-

blables. La lecture est une toile d'araignée, un jeu de renvois, un labyrinthe aux multiples et potentielles entrées. Un gouffre. J'en profite donc puisque vous mentionnez Jean Giono, mon obsession littéraire du moment. Dans *Noé*, publié en 1947 et qu'il définit lui-même comme le « roman du romancier », il raconte comment naissent ses histoires et comment son imaginaire, dans un jeu de miroir, se mêle à ses expériences du réel pour aboutir à la fable. Pour lui, tout part des personnages. Ils lui « apparaissent » comme des fantômes se greffant à la réalité, tout le métier du romancier consistant à les faire exister entre les pages du livre. Vous évoquez aussi la « force politique » des auteurs anglo-saxons, dont vos propres livres sont imprégnés. *Pur et nu* me semble, à ce titre, le plus *cash* de vos romans, voire le plus didactique. Or, nous voici en 2012, vous posez les premières lignes de ce futur livre sur le papier. D'où vient l'étincelle ? D'un personnage qui réclame l'existence, ou d'une volonté de secouer le bananier idéologique, fût-il personnel ?

B. A. : Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu « d'étincelle », ni — comme on pourrait l'imaginer — une idée fondatrice ou une quelconque inspiration soudaine qui m'aurait poussé à me lancer dans l'écriture romanesque. Je revendiquerais plutôt une phrase qui s'imposa d'emblée, la première de *Pur et Nu* : « Je suis un homme chanceux ». Jamais elle ne fut modifiée ou altérée (alors que je suis un correcteur compulsif). Je n'ai jamais su si elle était de mon fait ou de Thomas, (le personnage principal du roman). Donc, je serais plus proche de votre première hypothèse même si la seconde n'est pas dénuée d'intérêt. En effet, j'ai toujours gardé dans mes archives une édition spéciale du journal *Libération* de 1977 titrée « L'Af-faire Allemande ». Il s'agit d'un recueil d'articles d'une centaine de pages, extraits du journal français du même nom, tous re-

latifs à la Fraction Armée Rouge (RAF) et portant sur la période entre l'enlèvement de Hans Martin Schleyer et la mort de Baader, Ensslin et Raspe à la prison de Stammheim. J'avais gardé quelque part dans ma tête l'idée que ce recueil me servirait un jour mais je ne savais ni pourquoi, ni comment. Il s'est révélé fondamental dans l'écriture de *Pur et Nu*. Aujourd'hui ces années dites « de plomb » (grosso modo entre 1970 et 1978) sont relativement tombées dans l'oubli. Mais celles et ceux de ma génération qui avaient une vingtaine d'années à l'époque, peuvent témoigner de l'influence qu'a pu avoir la RAF (et de manière générale le terrorisme révolutionnaire en Europe occidentale) sur l'extrême gauche dans son ensemble. Or, ce courant politique radical et violent était indéniablement porteur d'une forme de romantisme très particulière et très proche de celui du XIX^{ème} siècle, par son côté morbide, idéaliste et porté par un jusqu'au-boutisme inaltérable. Cette période s'est imposée en tant que toile de fond parfaite pour *Pur et Nu*, tant sur le plan factuel que fictif. Je crois à la fonction essentielle du roman comme transmission d'une lecture multiple, polysémique des faits, à la vertu romanesque visant à une compréhension divergente de la réalité, à une lucidité distincte du roman pour questionner la matérialité des faits et en exfiltrer des évidences discordantes.

F. V. : C'est donc cette première phrase, et une archive conservée sans trop savoir pourquoi, qui vous donnent l'impulsion de la thématique historique du futur roman. Mais qu'en est-il de sa forme ? Car les deux romans qui suivent me semblent relever d'une même manière de construire l'histoire. Deux arcs narratifs, l'un dans le passé et donnant le contexte de la thématique historique du livre, l'autre dans le présent de l'écriture (ou légèrement anticipée dans le cas d'*Aquam*), dont

les rapports se précisent au fur et à mesure de l'avancée de la narration, certains personnages du présent étant liés malgré eux à ceux du passé. J'ignore si cette façon de faire existe dans les œuvres des auteurs que vous mentionnez plus haut mais je suppose que cette manière de procéder vous aura été imposée par cette fonction du roman dont vous me parlez ?

B. A. : Le panachage des époques dans le récit est une forme qui m'est venue naturellement. Sans doute parce que le temps est la dimension la plus fascinante de notre vie. Aucun de nous ne vit le temps de la même manière. Pendant très longtemps il fut considéré comme linéaire. On croit savoir aujourd'hui qu'il ne l'est pas... Si sa relativité est démontrée, sa nature profonde reste mystérieuse et la question de cette nature est désormais posée, tant par la physique contemporaine que par la philosophie. L'interrogation littéraire « *Que se serait-il passé si... ?* » prend dès lors une dimension particulière. Elle induit un champ de spéculation complexe qui ouvre sur un autre horizon d'éventualités et de contingences. L'uchronie est un dispositif littéraire qui me passionne. L'excellent roman de Philip Roth *Le complot contre l'Amérique* (qui prend le parti d'imaginer que le très droitier Charles Lindbergh bat Roosevelt aux élections présidentielles de 1940) est, à ce titre, édifiant. Aujourd'hui, on accepte plus volontiers qu'il n'y a pas seulement une lecture collectivement objective du monde (comme le prétendaient les positivistes de la fin du XIX^{ème} siècle) mais on consent à sa lecture à travers l'expérience individuelle, ce qui en permet un décryptage impressionniste beaucoup plus ouvert. Par exemple, la question de la spiritualité, du rapport à l'invisible et au « surnaturel » ne relèvent plus seulement du religieux, du magique ou de la candeur, mais de la *vraisemblance invérifiable*, ce qui est très différent. Depuis près d'un siècle, la théorie quantique a progressivement balayé les certi-

tudes positivistes et nous démontre que l'irrationnel est une part substantielle de la nature. L'art s'est toujours affranchi du hiatus raison vs imaginaire. La littérature — et la poésie — en particulier ont inventé la fiction et l'image écrite dans ce but : ouvrir l'horizon des possibles et ce depuis que l'Homme raconte et écrit.

F. V. : Il est vrai que l'imaginaire et le surnaturel ont pris une importance croissante dans vos œuvres. À peine évoqués dans *Pur et nu* au travers des pensées post-mortem de l'un de vos personnages (une dizaine de pages à peine sur un roman qui en compte 432), sources du lien entre les deux époques auxquelles se déroule *Aquam*, et intervenants direct dans le sort de l'un des personnages à la fin de *Tous les dieux du monde*, vous donnez à ce que l'on pourrait considérer comme une sorte de mysticisme un rôle de plus en plus fondamental dans vos narrations, même si ce rôle me semble cloisonné aux moyens narratifs dont dispose un écrivain. En somme, il y a présence de fantastique, de mystique, et d'anticipation dans vos livres, sans que ces éléments ne puissent fondamentalement servir à les qualifier. *Aquam*, par exemple, n'est ni un roman d'anticipation, ni un roman historique sur la première moitié du XXème siècle, malgré tout ce que vous convoquez dans ses pages et qui appartient à ces deux genres littéraires. Pourriez-vous me dire quels rapports vous entretenez avec les genres littéraires dits de « l'imaginaire » (science-fiction, fantastique...) et avec le mysticisme (à tout le moins chamanique dans *Tous les dieux du monde*) ?

B. A. : En son temps, je me suis intéressé à la littérature fantastique, plus précisément au réalisme magique. *Cent ans de solitude* de Marquez fut un des chocs littéraires de ma jeunesse. Buzzati, Günter Grass ou encore Murakami font partie

des auteurs qui comptent pour moi. Si l'on s'accorde sur la distinction entre le mysticisme et le religieux, entre la spiritualité et la conviction doctrinaire, alors oui je revendique une certaine forme de mysticisme comme inhérente à mon écriture. Ce mysticisme-là (et j'en assume l'aspect paradoxal) est celui de l'interrogation. Ainsi, dans *Aquam*, l'un des personnages principaux, professeur de physique moléculaire, se trouve confronté à des phénomènes scientifiquement inexplicables voire inconcevables. Mais j'ai choisi d'en faire un croyant, un catholique assumé, afin de l'appréhender dans toute sa complexité et ses apories, et cela dans la droite ligne de la *vraisemblance invérifiable* que j'évoque par ailleurs.

Je suis moins client de science-fiction sinon pour évoquer Asimov ou le remarquable *Dune* de Franck Herbert. J'ai parfois l'impression que les amateurs de science-fiction — à l'instar des lecteurs d'*Heroic Fantasy* ou de *New Romance* — forment une communauté un peu à part, très autocentrée et peu réceptive aux autres formes. Mais c'est une impression toute personnelle qui ne demande qu'à être réfutée...

De manière générale, je crois que la littérature — singulièrement le roman — est un art qui, le plus démocratiquement du monde, met à disposition de tout un chacun et inconditionnellement tous les questionnements, toutes les spéculations, toutes les cogitations humaines. La fiction et l'imaginaire ont ceci de passionnant qu'ils sont non seulement de puissants déclencheurs de plaisir mais aussi des catalyseurs d'édification personnelle. On ne dira jamais assez à quel point la lecture détient un pouvoir magique: celui de capter l'esprit pour l'entraîner dans un imaginaire singulier qui n'appartient qu'à la subjectivité du lecteur. Le monde de demain existe déjà depuis belle lurette dans les romans. Le tout est de savoir s'il s'agit d'utopies ou de dystopies.

F. V. : Il y a dans chacun de vos trois premiers romans une thématique récurrente, très concrète par rapport à tout ce que nous venons d'évoquer, et qui pose la question fondamentale des « fins » et des « moyens ». Je parle du terrorisme. Il est politique et révolutionnaire dans *Pur et nu*, où il se trouve incarné par le personnage de Gudrun Ensslin, étatique et constitutionnel dans *Aquam*, dans lequel il s'incarne par la guerre elle-même et le personnage antéchristique qu'est Friedrich-Wilhelm Krüger, enfin écologique et idéaliste, dans *Tous les dieux du monde*, lorsque vous convoquez la personne à la fois effrayante et fascinante de Théodore Kaczynski, plus connu sous le pseudonyme que lui a donné le FBI d'Unabomber. Trois violences différentes qui mènent à la mort d'innocents, sous le couvert de la justice ou de la sauvegarde du monde. Or, je ne peux m'empêcher de penser, lorsque vous modifiez ne fût-ce que légèrement le destin de l'un ou l'autre de ces personnages dans un sens qui va vers une forme de rédemption, qu'il y a chez vous une sorte de regret dans la manière dont les choses se sont passées historiquement. Comme si la cruauté dont ont fait preuve ces militants vous imposait cette rédemption, via le roman, pour protéger les idéaux dont ils se proclamaient les défenseurs. Pourquoi donc changer le destin de tels personnages ?

B. A. : Si la rédemption est relativement présente dans mes livres, c'est que je la tiens pour un puissant adjuvant à l'uchronie. Effectivement, le fait de tordre le destin de certains personnages historiques comme Ensslin ou Kaczynski, me permet non seulement d'exposer leur démarche et leurs agissements, mais aussi de tenter d'en éclaircir les raisons profondes surtout lorsqu'elles sont justifiées par la contrainte impérative — idéologique ou politique. La fiction est une liberté que s'autorise tout auteur sans être contraint par la nature exacte des faits. Mon

indulgence (limitée, certes, mais assumée) pour leurs actes est le résultat d'une mise en parallèle avec la violence d'État, elle-même légitimée par une idéologie ultra libérale totalement décomplexée et destructrice. La « rédemption » de Gudrun Ensslin dans *Pur et nu* ne l'amène pas à renier ses actes passés ni à désavouer leur légitimité émancipatrice et révolutionnaire mais plutôt à en analyser l'efficacité (ou l'inanité) au regard de l'évolution sociétale post-68. Kaczynski, de son côté, savait pertinemment que sans ses bombes, jamais les grands journaux américains (NY-Times et W-Post) n'auraient publié le *Manifeste d'Unabomber* qui attirait l'attention sur le péril technologique qui, selon lui, menaçait l'humanité entière. D'autres — et pas des moindres — ont aussi écrit sur le sujet : Jacques Ellul, Günther Anders, Alexandre Grothendieck, Hannah Arendt... sans que cela ait eu le moindre effet médiatique et/ou politique... Ceci expliquant cela pour Kaczynski.

S'il est vrai qu'aucune cause ne peut justifier la mort d'innocents, force est de constater — au vu des dégâts engendrés par l'utilisation dévoyée des technologies — que, sur le fond, Kaczynski avait vu juste. Jamais dans toute l'histoire humaine, la vie sur terre n'a été à ce point mise en danger par l'Homme.

Le personnage de Krüger dans *Aquam* est d'une tout autre nature. Ici, il ne s'agit nullement d'une « rédemption » mais plutôt d'une perpétuation, à travers le temps, de l'esprit délétère qui sous-tend les idéologies totalitaires. Le nazi Krüger et sa réincarnation mystico-sectaire contemporaine, Mateusz Blaszak, nous rappellent que la nature humaine est oublieuse de ses plus odieux enfantements. Nous en sommes aujourd'hui et malheureusement, les témoins quotidiens. Les jours sombres que nous vivons semblent attester que la violence d'État et l'amnésie des Hommes ont encore de beaux jours devant elles.

D'autres auteurs se sont posé ces questions bien avant moi

et y ont répondu par la dystopie (Huxley, Orwell...) ou l'uchronie (Philip K. Dick, Éric-Emmanuel Schmitt ou encore Philip Roth). Murakami, dans *1Q84* écrit : « Le passé — tel qu'il était peut-être — fait surgir sur le miroir l'ombre d'un présent — différent de ce qu'il fut ? »

F. V. : Je crois que je pourrais encore vous poser de nombreuses questions ici. Rebondir, par exemple, sur cette idée de rédemption que nous venons d'évoquer ensemble pour aborder celle, antithétique, de la vengeance, présente elle aussi dans chacun de vos romans. La vengeance acharnée et fatale de l'immonde Sumorov de *Pur et nu*, celle de Jean-Baptiste dans *Aquam*, ou encore celle qui frappe le personnage de Dufourny à la toute fin de *Tous les dieux du monde*, personnage lui aussi inspiré, hélas, d'une figure réelle de notre histoire. Mais si nous continuons, nous allons finir par écrire tout un bouquin. Je me contenterai donc d'une dernière question, plus technique, plus délicate aussi peut-être : vous vous qualifiez vous-même, dans cet entretien, de « correcteur compulsif ». Dans quel sens ? Avez-vous comme une méthode qui irait, par exemple, vers un allègement du texte, ou au contraire d'un développement de celui-ci, comme Marcel Proust ? D'ailleurs : stylo et papier, ou clavier et traitement de texte ?

B. A. : Mes corrections relèvent avant tout de l'équilibre interne à la phrase, à son rythme et à son allègement — si nécessaire. Cela implique une recherche constante du terme juste, tant au niveau de sa précision que de son insertion tout en tâchant d'éviter autant que possible les complaisances. On m'a déjà reproché d'utiliser de temps à autre des mots rares mais je l'assume car lorsqu'un mot, même inusité et presque oublié, m'évite une périphrase qui pourrait s'avérer lourde ou banale, je n'hésite pas. Et puis, qui d'autre que les auteurs pour

déterrer par-ci par-là des mots délaissés méritant d'être redécouverts ?

Comme l'idée est bien plus rapide que l'écriture, il m'arrive régulièrement de constater que certaines ruptures dans le récit nuisent à sa fluidité et qu'il convient de les déplacer, que la phrase courte (très prisée de nos jours) n'est pas toujours le bon choix, qu'il convient de se méfier comme de la peste de la « belle tournure » et de la recherche stylistique pour elle-même. Le nombre de tournures jugées intéressantes le soir et honteusement rayées le matin suivant sont légion !

Bref, je crois que le correcteur compulsif est quelque part un perfectionniste (ce qui n'est pas une vertu) qui devient vite un ennemi de lui-même. Ne dit-on pas que le mieux est l'ennemi du bien ? Donc le vrai défi pour moi est de décider que cette dernière version est la bonne, point barre. Mais j'y arrive plus facilement au fur et à mesure du travail d'écriture de manière générale.

Voilà qui me donne l'occasion de répondre à votre dernière question : rien que le clavier et le traitement de texte (mais le crayon à portée de main pour noter l'une ou l'autre idée inopinée). J'ose à peine imaginer le monceau de papier que m'imposerait l'écriture manuelle au vu de ce que je viens de raconter quant à mes corrections compulsives... Quant à mon carnet à idées, je l'ai toujours à portée de main.

F. V. : Pour clôturer cet entretien, peut-être pourriez-vous donner à nos lecteurs une idée, même vague, de ce que sera votre prochain roman ?

B. A. : Quelque chose me retient d'en parler, qui relève plutôt de ma méthode d'écriture qui n'en est d'ailleurs pas une puisque j'écris à l'instinct. Donc, si je connais le paysage de ce prochain roman, les chemins pour le parcourir ne se sont pas

LES ENTRETIENS DE L'AEB

encore tous révélés à moi. Je ne sais plus quel écrivain a dit qu'un livre existe déjà avant d'avoir été écrit. C'est bien possible, mais sa révélation nécessite néanmoins pas mal de boulot et l'auteur lui-même a besoin de temps et de distance pour en comprendre le fil...

Entretien mené par mail du 21 juillet au 14 septembre 2026



Lectures

**Dominique AGUESSY, *Passerelles de mémoire en oubli.*
Poésies. Paris : éd. du Cygne, 2026. 57 p., 12 €.**

Passerelles de mémoire en oubli, de Dominique Aguessy, le sixième recueil de la poétesse, raconte les passerelles nées de ses combats, de ses engagements, avec tous les souvenirs qu'elle a glanés sur ses chemins de gloire, d'aventure et d'écriture, en tant que poétesse mais aussi femme convaincue, engagée dans tous les combats des idées et des mots de notre époque, de l'Afrique jusqu'en Europe d'abord et plus tard sur tous les continents.

Déjà dans son recueil *Tant de chemins ouverts* paru en 2010, elle nous confie que : *de ses mots nomades / le poète construit des passerelles / entre mondes différents / loin des clichés.*

À *flanc de faille / sans faillir / à pas incertains / tenir* : ce premier quatrain, de la première partie du recueil, résume qui est Dominique Aguessy, qui elle a été et qui elle sera : femme de conviction, poétesse contestataire, poétesse de la cause des femmes africaines.

Mais alors, après tant d'ouvrages, la poétesse serait-elle arrivée aux portes de l'oubli ? Bien sûr que non. Car la mémoire est ainsi faite que Dominique Aguessy ne veut que : *remonter le temps / à la rencontre des souvenirs / de moments semblant effacés / où les rêves s'enroulent davantage.*

Est-ce alors un bilan de vie ? Cette sagesse qui se transmet aux siens, aux lecteurs, de tout ce qui s'est accumulé au cours des ans ? Ou est-ce plutôt la somme, la quintessence de ses pensées développées au fil de ses recueils ? Car si la poétesse poursuit son écriture en remontant tous les chemins traversés,

tous les combats menés, ses poèmes sont autant de chemins qui mènent au suivant car l'horizon reste toujours ouvert et le chemin ancré au cœur de l'errant, qu'il soit africain ou venant d'ailleurs. Ne dit-elle pas : *Je voudrais couvrir une page entière / de points d'interrogation ?*

Sur le plan de la structure, la première partie du recueil est composée de quatrains (et la seconde de tercets) qui sont autant de petits chapitres différents, des cailloux blancs sur un long cheminement et qui s'enchaînent pourtant par des espaces de respiration. Les textes sont peaufinés, stylisés, pensés à la virgule près qui pourtant n'y figure pas, et il est difficile de choisir le quatrain à retenir tant la sagesse y tisse sa vérité. Elle coule de page en page, elle se met au service de la poésie, bat le rappel de l'essentiel pour vivre, avancer, rebondir, en commençant par : *tenter de disposer en secret / de nos meurtrissures / d'en assurer le contrôle / de nous efforcer de passer outre.*

Car la poétesse, optimiste dans l'adversité et ouverte à toutes les causes, est aussi une philosophe quand elle nous conseille : *ne dites rien à qui vous contredit ; La quête d'un bonheur / simple et fragile / nous échappe chaque jour ; S'abandonner à vivre / peu important les regards ; Se contenter de poursuivre / l'aventure d'exister ; Tout envisager libère le resenti ou Murir le rêve de devenir soi.*

Analyste lucide, elle se désole que la paix qu'elle a toujours appelée de ses vœux n'est jamais au rendez-vous : *en vain cherchons nous / un refuge pourtant déjà présent / au profond de l'âme.* Elle suit l'actualité. Observe la constance du monde dans sa soif des conflits.

Rêveuse contemplative aussi ? Parfois, entre deux pensées une belle image surgit, pour le plaisir des yeux : *Un soleil généreux chatouille / le jardin fleuri en une nuit* ou encore *Un arbre qui parle honore son jardin* mais surtout : *N'essayez pas*

LECTURES

.....

de me priver de solitude / de ces heures au bord du vide / captivées par les nuages / Les variations de la lumière.

Isabelle Bielecki

Petite francophone

Dominique Aguessy

Passerelles de mémoire en oubli



Hélène BEER, *Salle 1*. Roman (réédition). Préface de Daniel Charneux. Bruxelles : éd Asmodée Edern, coll. Les Contemporains, 2026. 240 p., 21 €.

« Un gentil petit enfer » ?

Hélène Horowitz (ou Horowicz) est née le 10 mars 1914 à Anderlecht, qui était alors, confiera l'autrice dans l'un de ses romans, le « quartier juif de Bruxelles ». Elle choisira la nationalité belge en 1936. Études secondaires au lycée Émile Max, à Schaerbeek, jusqu'à l'âge de seize ans : une fille ne doit pas trop étudier...

Très tôt, elle veut devenir écrivaine. Vers 1937, elle rédige un premier roman resté inédit, très autobiographique : *Eva parmi les siens*.

Du 7 novembre 1943 au 31 août 1944, Hélène et son mari, Edgar Beer, sont incarcérés à Malines, à la caserne Dossin. Ils échappent de peu à la déportation à Auschwitz, reportés de transports en transports grâce à l'intervention de la reine Élisabeth, alertée par le professeur Jean Capart, égyptologue renommé, dont Edgar Beer avait suivi les cours.

En mai 1946, Hélène Beer reçoit le « prix du prisonnier politique » pour *Salle 1*, qui évoque son enfermement à Dossin.

L'autrice affectionne la peinture de groupes humains réunis par les circonstances de la vie. Dans ce roman inaugural, quelques dizaines de Juifs, suite à leur arrestation, sont réunis dans la « Salle 1 » de la caserne Dossin entre espoir de libération et crainte du départ pour Auschwitz dans un prochain convoi.

Si plusieurs figures se détachent nettement dans ce grouillement humain, telles Helga Dessau et Anne Bary, d'autres, simples figurants, demandent au lecteur un effort de

mémorisation qui excède parfois ses capacités. Pléthore de personnages, donc, et accumulation d'événements nuisent un peu à la structure du livre dont la division en dix-neuf chapitres peut apparaître comme arbitraire. En revanche, cette collection de moments et d'êtres réussit à rendre la monotonie des jours dans le confinement forcé de la caserne, entre le départ du vingt-troisième convoi, le 15 janvier 1944, et celui du vingt-quatrième, le 4 avril de la même année.

L'autrice décrit avec une froideur clinique la violence dont font preuve les SS, la puanteur, les démangeaisons dues aux puces et punaises, les fouilles à nu imposées aux femmes, l'humour cruel du commandant.

Le livre s'ouvre sur le départ du vingt-troisième convoi, qui réunit Juifs et Tziganes. Ceux qui restent observent les malheureux qui partent avec un mélange de compassion et de crainte :

Étaient-ce des fantômes qui s'en allaient ?

– On dirait qu'ils sont morts, déjà, se disait Helga.

On avait oublié. Que rien n'avait changé, que la vie continuait, que l'on était des hommes à la merci des chiens.

Et voilà qu'eux aussi étaient partis. Ils avaient vécu comme des bêtes, on les avait expédiés comme des bêtes.

Durant les deux mois et demi que couvre le livre, nous découvrons, jour après jour, la mécanique inhumaine mise en place par les nazis pour « régler le problème juif », qui peut se résumer à un vulgaire problème de robinets : la caserne, presque vidée le 15 janvier, se remplit peu à peu au fil des rafles effectuées par la Gestapo, perdant parfois quelques unités suite aux rares libérations dues à des interventions extérieures, jusqu'à ce qu'un nouveau contingent soit suffisamment nombreux pour déclencher, le 4 avril, une nouvelle « vidange ».

Ce qui est probablement la grande qualité du livre : la description de la vie quotidienne qui, malgré tout, continue,

émailée de quelques joies qui font oublier l'enfer, comme une simple douche :

Une adolescente conduisait par la main sa mère aveugle, une jeune femme au ventre couturé poussait sa fillette squelettique sous la douche, une vieille Polonaise dissimulait ses mamelles flétries sous une serviette déchirée. Oh ! Quel enfer ! Mais un enfer relativement supportable, un enfer où les damnés avaient droit à un bain au moins une fois avant le transport. Oui, un petit enfer, un gentil petit enfer.

Joies intellectuelles aussi, dans la « Salle 1 », celle des «gens bien», des « aristocrates » : leçons de danse, récitation de poèmes, conférences de « l'université du Baldaquin »...

Et puis, encore et toujours, pour échapper à Thanatos, l'Éros. L'amour, toujours l'amour :

– L'amour fleurit ici comme une rose sur un fumier, dit-il.

Les jeunes filles se jetaient follement à la tête des hommes. Demain, pensaient-elles, c'était la mort, et il fallait vivre, le plus possible.

Oui, le principal enseignement de ces pages tient sans doute dans cette persistance malgré tout du feu de la vie et de son aliment, l'espoir :

Quand il fut seul, elle alla vers lui, s'assit au bord de sa paillasse. Elle lui tendit un verre de thé.

– Eh bien ! commença-t-il.

Il la considéra et comprit.

– Vous savez, n'est-ce pas ?

Il y eut un silence.

– Ce n'est pas facile, dit-il encore.

– La vie, la vie, s'écria-t-elle pleine de révolte.

Il eut un geste de lassitude infinie.

– Que reste-t-il encore ? dit-elle.

La réponse vint, immédiate, amère et sûre.

– Continuer à être.

Il y a quelque chose, dans ce dialogue, de la grandeur malrucienne. Nous ne sommes pas loin de *La Condition humaine*. C'est dire les qualités en germe de l'autrice, qualités d'humanité, d'observation, d'écriture que confirmeront les livres ultérieurs.

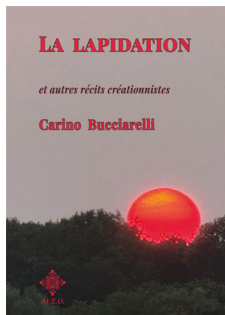
Membre de l'AEB, trésorière du Groupe du Roman, elle remporte en 1953 le prix Hubert Krains, décerné par l'AEB à un auteur de moins de quarante ans, pour *Les Enfants de Judith*, que Plon publie en 1957. En 1962, elle reçoit le prix de la province de Brabant pour *Les Sentiers de Vallorge*. En 1968, *Hollyland Tours*, récits inspirés par son voyage en Israël, obtient le prix de la commune d'Uccle.

Il faut mettre au crédit de Vincent Engel et des éditions Etern de donner au grand public, grâce à cette réédition, la possibilité de découvrir cette œuvre introuvable, roman témoignage d'une grande plume oubliée. De mon côté, j'ai eu le plaisir et l'honneur d'en établir le texte et d'en rédiger la préface.

Daniel Charneux



Carino BUCCIARELLI, *La lapidation et autres récits créationnistes*. Nouvelles. Bruxelles : éd. M.E.O, 2026. 173 p., 18 €.



La prose de Carino Bucciarelli, romans et récits, s'inscrit dans le réalisme magique ou, pourrait-on dire, le fantastique réel. Jean Ray en fut un des meilleurs représentants ; pour lui, le fantastique était l'intrusion de l'irrationnel dans le réel et la mise en danger de notre monde familier : « La rencontre de notre niveau de réalité avec une dimension autre, inconnue, qui met en cause, le plus souvent de manière violente et catastrophique, les fondements mêmes de notre monde quotidien. »

Le réalisme magique semble proche du fantastique. Les deux genres partagent l'idée d'un surréel intervenant dans le réel. Mais sa nature est différente : un élément choc, une intrusion violente et épouvantable dans le quotidien (le fantastique); la présence du mystère, du bizarre, de l'incompréhensible, de l'inconnu, intégrés dans notre univers comme une autre facette du réel. « Ce surréel exprime une vérité non transcendante puisqu'inscrite au cœur du réel » (Joseph Duhamel).

Le *fantastique réel* propose une vision du monde particulière où le réel intègre les antinomies : le rationnel et l'irrationnel, la réalité et le rêve, le réel et l'imaginaire. Il trouve ses prémices en Maeterlinck, dans le fantastique et le merveilleux qu'il va absorber par la suite. Il donne au réel une atmosphère de rêve, de magie. Le réalisme magique se distingue ainsi du fantastique, il ne fait pas peur, n'est pas terrifiant, le merveilleux fait partie du réel.

Certains romanciers belges contemporains, tel Carino Bucciarelli, se retrouvent dans cette esthétique du fait de l'at-

mosphère étrange où le rationnel coexiste avec l'irrationnel. Leurs thèmes sont la disparition et l'identité, le genre romanesque à plusieurs voix narratives, plusieurs récits qui s'imbriquent les uns dans les autres, comme dans le roman de Bucciarelli *Nous et les oiseaux* (plusieurs disparitions de femmes ayant le même prénom). Le cadre, l'intrigue, les personnages appartiennent au présent, au réel quotidien. Le temps et le lieu sont bien précis. Du quotidien connu, on bascule soudainement dans un ailleurs différent, on est dans un réel transformé par la présence d'objets et d'oiseaux étranges.

Les romanciers se détournent de la psychologie, leur intérêt ne va pas vers l'exploration des sentiments des personnages, mais vers le fantastique de leurs aventures qui les emportent hors du quotidien. Ils glissent d'un réel familier vers un irréel où le rationnel ne fonctionne plus. La réalité banale se transforme dans le sens où le bizarre, l'irrationnel, le merveilleux, le réel coexistent sous une nouvelle forme ayant l'apparence d'un réel plus complexe, mais il ne fait pas peur, ne provoque pas de ruptures, accepte les antinomies. La perception des personnages est sensorielle, tout se transforme sous leur pouvoir, le réel se prolonge dans l'irréel de l'imagination.

Après le roman *Nous et les oiseaux*, Carino Bucciarelli nous propose son recueil de récits *La lapidation* dans la même veine du réalisme magique. La réalité se prolonge dans l'irréel. L'imprévu brise le rythme quotidien pour faire plonger une situation dans l'absurde. C'est le cas d'un individu qui ne peut pas bénéficier d'un certificat de vie pour la retraite en raison d'un programme opérationnel qui met à jour un délit mineur commis par un de ses aïeux de la vingt-septième génération.

On plonge dans le fantastique aussi : causerie avec un fantôme, rencontre avec son double ou avec des êtres venus d'ailleurs. Mais ici, le fantastique n'effraie pas, ne fait jamais mal, il s'intègre dans la vie des personnages comme s'il était sa

partie invisible.

D'autre part, les situations imaginées par le prosateur rejoignent l'absurde de Camus et de Beckett, un existentialisme de l'acte qui se doit de donner sens à l'existence, car ce n'est pas elle qui est absurde, mais la confrontation de l'homme avec la réalité, ce qui déclenche un comportement irrationnel.

Les récits de Carino Bucciarelli ont pour point de départ le quotidien banal, monotone, ennuyeux, en raison de ses automatismes, de l'alignement au mécanisme social qui uniformise le comportement de l'être humain, de son conformisme. Cela ne veut aucunement dire que l'auteur est en révolte contre l'ordre, l'organisation, les règles qui rendent possible la vie en commun.

Bucciarelli attire notre attention sur le côté invisible, incontrôlable de notre psychisme. Celui-ci se manifeste brusquement dans les situations les plus banales et dans tous les lieux : chambre intime, salle d'attente, guichet de l'administration, café, cimetière, etc.

L'auteur surprend à merveille avec ce qui bouleverse la vie normale jusqu'à changer totalement le statut social d'un homme sous l'emprise d'un déclic intérieur, la source en est la peur, la culpabilité, l'ennui, l'exaspération, l'obscurité, etc. C'est le cas d'un clochard sans identité qui se révèle être à son origine un patriarche respecté du Proche-Orient. Il voulait faire preuve de sa foi en suivant le commandement biblique selon lequel Abraham devait sacrifier son fils : un sacrifice échoue ; la culpabilisation le pousse à tout quitter et errer pour devenir un SDF.

Les récits de Carino Bucciarelli tissent plusieurs niveaux narratifs : la fiction ; le substrat autobiographique inséré par bribes de confessions qui permettent de suivre le fil de sa vie de neuf ans à la maturité – une modalité afin d'éviter l'autofiction, les mémoires, car toute tentative de reconstituer sa vie est

LECTURES

une réinvention, un appel à l'imagination ; les réflexions sur soi, l'écriture, la Création, le sens de l'existence.

Pour un écrivain, l'écriture est une manière intime de vivre sa vie, il ne peut pas cesser d'écrire.

Sonia Elvireanu

**Renaud DENUIT, *Les couleurs du compas*. Poésies.
Bruxelles : éd. Samsa, 2026. 127 p., 20 €.**

Tout est maîtrisé dans ce recueil de Renaud Denuit où rien n'est laissé au hasard, le poète ayant le sens de la mesure à partir parfois de seulement quelques mots placés en monosyllabes suggérant peut-être à la fois l'élan vers le haut et un enracinement certain. On devine avoir accès ainsi à l'essentiel de l'être et de la matière : *Les vignes et les marges / Ajoutaient des obédiences / Un rameau se taisait / Par un vent précis / Face au cran de l'élagueur*. Renaud rend ainsi le roseau pensant. Il élargit ensuite son propos proposant l'écart d'un compas absolument maîtrisé aux dimensions qu'on pourrait qualifier de cosmogéniques.

Célébrant du *grand tout*, l'auteur met en œuvre une sorte de plain-chant fondé sur l'art en se servant de subtiles conjugaisons prêtes à dénoncer nos imperfections alors même que s'opèrent les prises de conscience quand s'active l'arc-en-ciel commun : *Chacune ou chacun avait au moins l'un des tons voulus : / Celui d'un arc-en-ciel élégant*.

S'active ainsi un contexte ésotérique entre nombres, géométrie et poésie : *Un chant parfait – celui du point de non-retour – se fait entendre à qui le veut vraiment. La diversité du triangle étend son jeu. Le poème contient ce qu'il faut de déraisonnable pour que la beauté fasse irruption puis règne sans porter atteinte à la vraie raison. Il y a quelque chose plutôt que rien, mais il y a quelque chose qui n'est jamais là où tu pourrais croire qu'elle réside et cela n'est pas rien*.

Reste l'éternelle espérance : *Si l'humanité est emplie de fratries, elle ne posera pas le pied nu sur les lignes du triangle. Ceux qui ont renoncé au surplomb, peuvent, par un beau jour, se constituer joyeusement frères. Alors, midi sonne, tel un grand poème à l'œuvre*.

Le recueil se sert en quelque sorte d'outils pour préciser l'universel, ce qui me fait penser à l'*Homme de Vitruve* de Léonard de Vinci avec le cercle suggérant la perfection : *C'est le pas de vis audible / Voisin du marteau sans maître / La planche rabotée / Ce clou du spectacle qui s'enfonce / [...] / Cet immense bricolage intitulé « univers » / L'établi, forant intérieurement / L'imate en petit, indéfiniment.*

Les grands architectes du Nil et de l'île de Pâques sont évoqués à la mesure des grandioses traces laissées alors que les signes de pierre ou de faux tourisme servent de prétexte à la pensée profonde.

Renaud parle ailleurs dans son texte d'*encorbellement au bout des doigts*. C'est le sens qu'il donne sans doute également au mot maîtrisé à la mesure de ce que peut enlancer un compas bien utilisé même si : *À vaincre les ténèbres nouvelles, le compas seul n'y arrive pas.*

Il lui faut les couleurs alors que Renaud, rappelant le rose, évoque bellement le mouvement « La Rose blanche » de jeunes résistants allemands s'étant opposés au régime nazi et qui furent décapités en février 1943 (notamment Sophie Scholl et son frère).

C'est bien l'Humanité que dessine son compas mis ici en poésie.

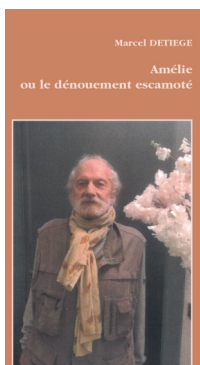
Patrick Devaux



**Marcel DETIÈGE, *Amélie ou le dénouement escamoté*.
Roman. Virton : Imprimerie Michel frères, 2026. 141 p.**

Un roman, une fable, des fragments autobiographiques, c'est un peu tout cela, le dernier livre de Marcel Detiège.

L'auteur met en scène (on verrait d'ailleurs bien le roman transposé au théâtre) Octave, 68 ans, et sa vision lucide et assez désenchantée du monde, et Amélie, jeune serveuse qui jusqu'à leur rencontre et leurs échanges, ne songeait guère à se poser de vraies questions sur quoi que ce soit... Octave, par ses discours, tenus d'un ton badin, sur les mille choses de l'existence, lui fait voir « l'envers des choses ». L'occasion pour l'auteur de nous faire part de ses réflexions sur le couple, les relations hommes femmes en général, la mort, notre société et le monde tel qu'il va...



La conscience d'Amélie s'éveille et, en même temps, des questionnements dérangementants, même douloureux. Ses relations amicales avec Amélie bouleversent d'une certaine façon la vie d'Octave.

Les existences ne se déroulent pas toujours ni ne se transforment dans le sens que l'on voudrait et, d'un dénouement « escamoté » à l'autre, les destinées finissent par reprendre leur cours...

Écrit dans une belle langue et le style truculent que l'on connaît à Marcel Detiège, émaillé d'humour piquant et de quelques mots rares, ce court roman à portée philosophique, aigu, libre et grave, fait réfléchir.

Martine Rouhart

Patrick DEVAUX, *Un jour avant l'aube*. Roman. Waterloo : éd. Le Lion z'Ailé, 2026. 76 p., 14€.

Comment fait-on pour glisser un souffle de tendresse entre les pages d'un livre ? L'on commence par cueillir dans son propre passé un souvenir, parmi les plus précieux, de ceux que l'on a caressé encore et encore, en pensée, jusqu'à le polir et lui donner l'éclat d'un rire, la texture d'une main jamais abandonnée, la force d'un rêve inachevé.

Ainsi procède Patrick Devaux dans son dernier roman *Un jour avant l'aube* paru en 2026 aux éditions le Lion z'Ailé. Le livre commence par une histoire limpide entre Nathalie et Sébastien, en fait l'histoire de toutes les Nathalie et de tous les Sébastien, qui se répète depuis la nuit des temps au cœur d'un printemps éternel, celui que des enfants à peine éclos traversent un jour en riant.

Et puis, vient le malentendu et puis le temps passe, 45 ans, avant de se revoir. Autour d'un livre. Nathalie est là, devant un stand de la Foire du livre. Et les amours d'antan deviennent les souvenirs d'aujourd'hui et les questions récurrentes que se pose l'auteur.

Aimons-nous plusieurs fois dans une vie, ou est-ce toujours le même amour à travers des visages différents ? En noir et blanc ou de chair et de sang ? N'est-ce pas le même cœur qui bat, chaque fois ? Pareillement. Hier comme aujourd'hui, pour un espoir d'adolescence, un rêve soudain brisé ou la compagne fidèle de toute une vie ?

La tendresse ignore le temps qui passe, nous laisse entendre Patrick Devaux, elle égrène les souvenirs comme des chapelets en commençant parfois par la fin, pour continuer au milieu et puis terminer par le début avant de tout reprendre dans le désordre. Tout se déroule entre 1969 et 2017 en pas-

sant par 1970, 1973, 1974, 1977, 1983 ou 2015 et pourtant le lecteur suit sans efforts la plume et la mémoire de l'auteur. Car les images défilent, elles nous font voir un jeune soldat studieux dans le bureau vide d'une caserne, les cerisiers du Japon éternellement roses, une poétesse suicidée qui aura éternellement quinze ans, les cris et les pleurs glissés, par petits bouts de papier, dans les barres métalliques d'un lit d'adolescent.

Le roman raconte avec la même voix douce les parents toxiques, la froide solitude d'une mansarde, les rencontres qui sauvent car même un pigeon sur le toit a quelque chose à donner ou la photo en noir et blanc qui accompagnera toute une vie, sans oublier la mort qui aime jouer avec l'amour qui croit trop en sa propre éternité.



Pour les lecteurs à l'enfance triste, on se glisse aisément dans la peau du personnage du livre, on endosse ses efforts, sa fragilité, son courage. Cette ambition d'y arriver malgré les boulets du passé. Ou grâce à eux ?

En réalité, ce livre est une boucle sans fin, pareille à la mémoire qui se répète, hésite, se souvient ou brode un peu un détail qui a pourtant existé. Ou pas. De 1969 à 2017 ce n'est pas long, c'est toute une vie pourtant, une

longue vie avec quelques points lumineux, incandescents : les rêves y surgissent, des pétales des cerisiers du Japon y surnagent, les battements précipités d'un cœur y vibrent, tout cela et bien plus encore. Une vie.

Ce qui rend fort un sentiment, comme la tendresse, c'est peut-être de ne pas le définir tel quel tout de suite mais de le laisser décanter jusqu'au premier mot sur la page blanche.

Car toutes les blessures, même cicatrisées, suintent un peu, parfois, et c'est précisément ce précieux liquide-là qui trouve son chemin dans le beau livre labyrinthe de Patrick Devaux.

Isabelle Bielecki

**Rose-Marie FRANÇOIS, *N'avons-nous rien oublié ?*
Poésies. Amay : éd. Abrapalabra, 2026. 132 p., 15 €.**

Dans son grand âge, la poète, polyglotte, nostalgique, rameute, à l'heure de la mort qu'elle pressent, les traces d'un passé très riche, marqué par les lieux (Criquelions), la famille (présence de la mère morte presque centenaire, du père, des tantes), la guerre de 1940.

L'amour des langues (plus de quinze) traverse le copieux recueil de poèmes qui tentent de retrouver ce qui fut perdu, mais qu'une enfant née en 1939, au creux du rêve et / ou du souvenir, peut exhumer aujourd'hui encore, comme une instance d'écriture forte et prégnante.

Alors, la mémoire puise à vers parfois rimés et toujours guidés par un rythme musical, entêtant, les vives traces du bonheur, avec le temps qui transforme les rires en rides, avec celui de l'écriture qui peut encore sauver du pire.

L'amour de la consonance, de la rime intérieure, des sonorités (pour qui souffre d'acouphènes) donne ce genre de texte enchanté :

*où sombre s'ombre d'ombre
où seuls comptent les nombres,
où les ans tombent en trombe
et privent d'air les tombes ?*

(p.39)

N'avons-nous rien oublié ?

*Ce paradis premier,
nous pouvons y retourner
les yeux fermés
en rêve ou en pensée*

(p.32)

La mère, souvent citée, empêchait l'enfant d'user du picard: patois local. La poète en a fait son cheval de bataille : elle se-

rait linguiste, rhapsode, joueuse enjouée de langues diverses.

La musique, les berceuses, l'air de la maison natale – très souvent quémandée comme une source de joie –, les approches de la mort, qui circule, frôle, la volonté de « saisir le temps qui passe », les ressources de l'écriture, tout peut être cité de ce livre puissant, aux tons divers (mélancolie, humour, gravité, joie profonde), à l'écriture très fluide comme des refrains.

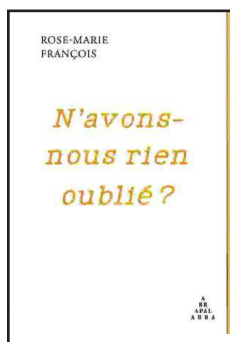
*Avoir plus d'une langue
sur le bout de la langue !*

(p.64)

L'hommage au livre couvre toutes les pages de ce recueil qui chante l'amour des lieux et gens perdus, passés, retrouvés grâce à la main et les mots de ferveur.

Un cœur aimant peut-il oublier ?

Philippe Leuckx



Jacques GOYENS, *Dialogue d'Outre-Tombe*. Récit. Paris : éd. Le Lys Bleu Éditions, 2026. 76 p., 11,50 €.

Un surprenant et très émouvant dialogue d'un fils et de son père. Le premier est âgé de 77 ans et a l'âge d'être le père du second, décédé en 1960, à 52 ans, à la suite d'un infarctus. L'apparition du disparu a lieu lors d'un petit-déjeuner tout à fait banal. Rien ne préparait Jacques, l'auteur, à un tel événement, plutôt rare dans l'existence de tout un chacun, sinon dans les romans ou les films fantastiques. En 2008, Goyens avait déjà publié, chez Memory Press, un livre consacré à son père, *Mon père, cet inconnu*, mais le démon bienveillant de l'écriture et le fait qu'il ait insuffisamment fréquenté l'auteur de ses jours l'ont poussé à imaginer cette rencontre et celles qui, par bonheur, vont suivre au cours de ce petit livre d'une septantaine de pages.

Pourquoi ce père lointain surgit-il dans la vie de l'écrivain ? Pour mieux le connaître certes car de son vivant, à son grand regret, il fut distant et fort absorbé par sa vie professionnelle. Pour permettre surtout à son fils de lui raconter tout ce qu'il n'a pas connu durant son trop bref séjour sur terre.

Comment ce genre de choses peuvent-elles se produire en dehors de la sphère fantastique ? Nous sommes en droit de croire, tout simplement, que l'esprit des disparus subsiste dans la mesure où il est pensé ou recherché à un moment donné de notre vie. En plus, Jacques a la chance d'être vieux, dit-il, et éminemment formé et cultivé, pourra-t-on ajouter. Son visiteur va en profiter tout autant que son hôte. Ils auront énormément d'histoires à s'échanger, de secrets même à se partager. Tout a évolué d'une manière foudroyante depuis les années 60 jusqu'à nos jours. Les transmissions, les communications, la consommation, la mondialisation, la géopolitique, selon l'appel-

lation actuelle, les mœurs, la culture, une certaine déshumanisation de la société, en un mot, le monde s'est mis à tourner autrement, très souvent dans tous les sens...

L'essentiel néanmoins demeure dans la redécouverte de l'autre. Chacun ignorait tout de son père ou de son fils et les récits, les confidences vont se succéder d'une manière naturelle, franche, toujours surprenante et instructive, au point que le revenant, à la suite de tant de confidences ou de tranches de vie importantes et inattendues, va serrer son fils dans les bras en le remerciant d'avoir comblé un immense vide affectif. Il en ira de même pour l'auteur qui apprendra à connaître son père autrement, par l'intérieur, par sa voix, ses émotions, ses goûts, ses talents cachés, ses épreuves et ses souvenirs, ses regrets surtout. Un vrai et intense dialogue rendu possible par la pudeur entière qu'offre la distance, celle des étoiles inaccessibles et muettes.

Sciences, techniques, exploits spatiaux, arts et littérature, l'historien se réjouira d'informer son père, tandis que celui-ci éprouvera une fierté d'une nature toute nouvelle, si l'on peut dire, d'avoir pu faire connaître à son fils une riche part de lui-même consacrée à la création et à l'élévation de l'esprit.

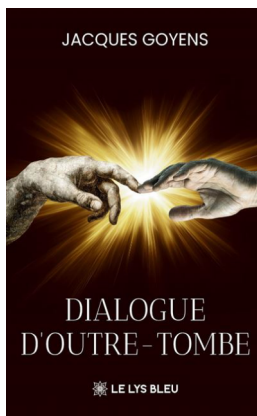
La conversation prendra même un tour philosophique. De formidables questions seront abordées : l'origine de l'univers, notre place dans ce maelström qui nous emporte comme un frêle esquif au milieu des océans, l'avenir de l'Humanité, la décroissance probable de la population humaine, la disparition des corps après la mort, la possibilité d'un au-delà, la survie de la pensée sans le support d'une matière...

Certains mystères insaisissables, qui nous dépassent totalement ou qui nous ramènent plutôt à la seule réalité tangible : ce livre-ci n'est pas un objet non identifié, il n'est pas une fiction ou une divagation de plus sur le thème de la vie après la vie, il porte un magnifique titre, à la fois énigmatique et symbolique

LECTURES

sous le nom d'un écrivain qui a tenu à rendre un très vivant hommage à son père, ce si proche et cher inconnu.

Michel Ducobu



Ludivine JOINNOT, *Notes de charbon*. Poésies. Encre de Roselyne Sibille. Mercin-et-Vaux : éd. L'Ail des ours, coll. Grand ours, 2026. 80 p., 9 €.

Que savons-nous des couleurs sous la palette des siècles ?

À travers ce recueil, dédié à son grand-père, son « éternelle racine », Ludivine Joinnot célèbre ceux qui ont *fouillé et aimé cette terre noire comme l'carbon* (« Merci au Pays Noir, à l'enfance à contre-jour et à l'éternelle Sambre qui ne cessent de m'ancrer »). En effet, en revisitant les territoires de son enfance passée à l'ombre des terrils (Martinet, Hiercheuses, Bayemont-Saint-Charles, Bois du Cazier...), des corons, des grands bazars à l'américaine, du Passage de la Bourse *qui s'ouvrait tout au fond sur la librairie d'occasion* voire de la Brasserie des Mille Colonnes où *les piliers de comptoir commandaient deux bières à la fois*, l'auteure s'emploie ici à redonner souffle à une époque révolue, à une famille, à une classe sociale et célèbre par la même occasion ses aïeux, ces oubliés, qui incarnaient si bien une forme de joie sans lien avec les circonstances de leur vie, à l'étroit, dans une région fragilisée par un contexte socio-économique instable.

*à leur arrivée
en vue de la pause
ils rangent soigneusement
leur briquet dans leur musette
sur le coup de onze heures
ils sortent
le pain la moutarde le saindoux
et pour les plus riches un cornichon
leur carburant :
café de la veille et eaux mélangés*

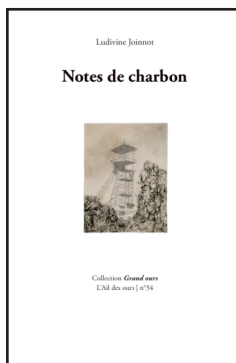
*l'amitié se décline en patois
malgré la neige*

Ici, l'auteure convoque les fantômes de son passé pour tenter de retrouver espoir dans le souvenir de la beauté d'antan et tirer de l'ombre, une part de lumière régénératrice ; ici, l'auteure laisse venir une émotion en lien avec l'insouciance de son enfance, ce moment où rien n'était encore usé, fatigué ; ici, l'auteure interpelle notre sensibilité, révèle la beauté cachée du banal et nous aide à saisir les petits moments de grâce qui jalonnent l'existence ; ici, enfin, l'auteure n'a de cesse d'exprimer le fait qu'on est appelé chaque jour à une nouvelle naissance et que chaque rencontre (mot, ami, parent, paysage...) est susceptible de nous réinventer et de nous prolonger dans tous les sens et à tous les temps. C'est d'ailleurs une des raisons pour laquelle le paysage est présenté, au détour de chaque page, comme étant un lieu « vivant » à même d'influencer nos manières d'être, de parler, de penser et d'aimer. En bref, *Notes de charbon* est un livre à travers lequel Ludivine Joinnot transfigure l'intime en universel et vient nous dire avec brio que, si rien ne dure, la valeur de ce que nous avons vécu, elle, dure pour toujours.

*le noir est une couleur
qui souligne la grâce
aux sentiers friables
nous avons tant usé nos souliers
nous avons maquillé d'un trait
le visage de nos hameaux
soulignant la beauté
que nul ne peut connaître
sans l'avoir approchée
les chariots désormais*

*dorment paisiblement
nous somnolons nus
dans la blancheur des draps*

Pierre Schroven



**Roland LADRIÈRE, *La danse universelle*. Poésies.
Châtelineau : éd. Le Taillis Pré, 2026. 94 p., 16 €.**

De tout petits poèmes (de six à dix vers), simples comme pouvaient l'être ceux de Follain, Hardellet et Fombeure, c'est-à-dire encreés d'humaine condition, petites histoires où l'imparfait connote une certaine mélancolie, celle du temps et des usages.

Un air de *banlieues* et de mystères de saisons embaume ces textes *ariant sur l'usure des choses*.

La *journée déjà vieille* des activités est comme l'apologue d'une condition : le temps a fait son œuvre et on perçoit encore, un peu nostalgiques, la somme de regrets au bout du compte :

*Le seuil du collège
est creusé par les pas
de milliers d'élèves*

On croirait voir le couloir étamé du film de Scola *La Famiglia*.

*Quelqu'un attend le visiteur qui ne viendra pas.
On rêve de voyages et de géographies.*

Le poète use de descriptions sans âge : *Le ciel
sombrait en majesté / et dans un jardin clos / sur une
chaise peinte / le vent léger / tournait les pages / d'un
livre.*

Ainsi coule (ou croule) la vie, *pénombre complice* ou *rumeur la plus folle* : l'enfance déjà loin nous fait signe toutefois et *il faut rentrer maintenant*, ou le voyageur n'a plus qu'à *retourner / dans sa maison natale* au grand risque de ne point être reconnu.

Et les paroles sont évanescentes.

Un beau livre ému.



Philippe Leuckx

**Robert MASSART, *Des années d'enchantement*. Roman.
Bruxelles : éd. M.E.O, 2026. 180 p., 19 €.**

Ce quatrième roman de l'auteur plonge dans l'intimité de Marcel, veuf de Mireille. Ils ont vécu une vie tranquille. Ils ont regretté de ne pas avoir eu d'enfant.

Alors l'arrivée de Gauvain, neveu de Mireille, fils de sa sœur Viviane, vient à point nommé dans la vie de Marcel.

Peu à peu, Viviane et Gauvain s'invitent dans la vie du vieil homme, le font déménager, de Bruxelles à Nivelles, mais Marcel y voit surtout l'occasion de gâter son neveu, doué pour les voyages (Paris, Rome).

Gauvain se confie à son oncle « Tounet » jusqu'à la catastrophe, prévisible.

Marcel se retrouve en prison pour pédophilie, a plusieurs accidents de santé, coupé de Viviane et Gauvain. C'est Viviane qui a tout manigancé.

Ce beau roman, un peu tristounet, capte les tensions, les sentiments, les non-dits, avec subtilité, pudeur et sensibilité. Marcel montrant de grands sentiments paternels à l'adresse de Gauvain a été mal jugé. L'incompris a pourtant connu quelques années d'enchantement avant de tomber bien bas, injustement.

La plume de l'auteur, vagabonde, légère, oriente la réflexion du lecteur, apte à saisir les nuances d'une vie, l'incertitude du réel.

Philippe Leuckx



Lucien NOULLEZ, *Opus 26* suivi de *Je cherche mes mots*. Poésies. Préface de Lambert SCHLECHTER. Châtelaineau : éd. Le Taillis Pré, 2026. 128 p., 18 €.

C'est avec beaucoup d'émotion qu'on découvre la centaine de poèmes inédits de notre cher poète, parti en août 2023 pour le ciel des poètes, où il a rejoint ses chers Fargue, Apollinaire, Cendrars.

Le poète, ici, dans ses derniers mois, consigne à son habitude – une langue de fabuliste pour cerner les mille et un traits de la vie, dans une fluidité de message qui doit beaucoup à son amour de la musique.

Chaque poème est une petite histoire qui tire sa nécessité d'un constat et que chaque vers déroule selon sa logique linguistique :

je ne dis rien. Je n'ai plus rien à dire.

J'ouvre la gorge et cela tombe :

un peu de pluie.

Mes poumons sont des moutons clairs

(p.62)

Entre échos de la maladie et ceux de la jeunesse qui se déginglingue, notre ami recense encore et toujours les beautés traquées au fil des jours, dans un appétit de vivre et de célébrer. L'humour, la gravité, la blague y ont certes une place importante, et la poésie, joyeuse, enjouée, s'en donne à vers joie, tant les mots coulent de sa besace de sagesse.

De l'intime à l'infime, le poète voit tout, sent tout, d'une lucidité rehaussée : *Ne me dérangez pas... je trie les graviers ou Je n'avais même pas baptisé mes poissons. [...] Je leur ai raconté ma vie, et tout ce froid ne les a pas sauvés.*

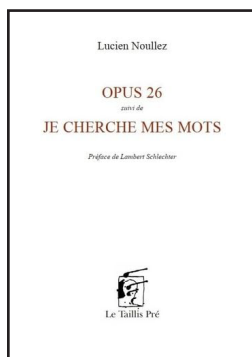
La quête des mots (pour qui l'éloquence native coule en poèmes féconds) semble ici nouer sa voix : il s'impose cette recherche, a le sentiment juste d'avoir perdu avant *les bour-*

rasques du bon Dieu.

Dans cette ultime étape de sa vie (brève et lumineuse), le poète conserve une humeur de sage enjoué, en dépit des orages, de la maladie, des *flaques noires*, sachant *qu'un jour il fera froid*, conscient du *petit aiguillon* qui le pousse à voir la vie devant, intense et précise.

Merci, mon ami.

Philippe Leuckx



Marianne PIERSON-PIÉRARD, *Entre hier et demain*. Roman (réédition). Bruxelles : éd. de l'Académie Royale de langue et de littérature françaises, 2026. 166 p., 19€.

Marianne Pierson-Piérard est l'auteure d'une œuvre littéraire couronnée de plusieurs prix. Elle était la fille de l'homme politique et académicien Louis Piérard.

Ce roman (publié pour la première fois en 1967) livre un beau portrait de femme mais aussi et surtout une réflexion sur le couple, sur la famille, sur ce qui se donne et ce qui est (parfois inconsciemment) attendu en retour. Il dit aussi ce qui se perd au fil du temps sans que l'on s'en aperçoive...

L'auteure met en scène une femme qui quitte brusquement son mari, persuadée de ne plus occuper la première place dans son cœur. Durant le voyage en train qui l'éloigne du domicile familial, elle se remémore leur vie passée, confortable et sans histoire, une vie peut-être imparfaite mais dont elle s'arrangeait.

Les fils de sa pensée s'étirent dans le mouvement du train lancé à pleine allure, oscillant d'un côté ou de l'autre...

Le livre se lit d'une traite ; attachant, grâce à la narration très vivante, au style sobre et subtil, éclatant de sensibilité et de vérité.

C'est aussi un roman très actuel qui évoque des émotions intemporelles et la complexité des relations humaines.

Comme pour l'héroïne, il arrive en effet que nos pensées et la trajectoire donnée à nos existences ne soient que le reflet d'angoisses irraisonnées ou, au contraire..., du désir secret de préserver à tout prix ce qui nous semble le plus précieux.

Le livre peut être lu en fin de compte comme une sorte d'apologie du bonheur, de ce bonheur simple (mais pas toujours si tranquille) que l'on puise dans le quotidien, et dans «l'habitude».

LECTURES

Il nous interpelle aussi : jusqu'où peut-on aller dans l'acceptation, l'acceptation des choix de l'autre, l'acceptation de ses propres renoncements ? Où se trouve la limite (sans doute fluctuante) entre une douce indulgence envers soi-même et les autres, et une certaine lâcheté... ?

Deux extraits qui donnent le ton de l'œuvre :

« L'égoïsme est le fruit de la vie en commun. Ce que nous donnons d'une main nous le reprenons de l'autre. Je vous soignais, je vous dorlotais, mais vous étiez là, enfants, pour me le rendre, j'avais à qui me plaindre de ma fatigue de mon sempiternel dévouement, vous étiez là pour m'écouter sinon pour me comprendre. À présent, vous avez vos propres soucis, vos égoïsmes au sein du nouveau cercle que vous formez. Je suis hors du jeu, hors de votre jeu. »

« Il a raccroché, moi aussi. Un seul mot et tout est dit. Un verbe conjugué à la première personne du présent de l'indicatif et le monde est en marche, mon monde personnel, celui où j'évolue. Je reste là, renversée sur le lit, inondée de joie. Il a dit "J'arrive". »

Martine Rouhart



Thierry WERTS, *Là où trébuche la lumière*. Texte. Toulon : éd. La Trace, 2025. 167 p., 16 €.

Magistrat, poète et romancier, Thierry Werts livre ici un texte poignant, à la fois carnet de voyage, journal méditatif, récit poétique et sorte de livre de mémoire.

L'auteur nous emmène sur les traces de l'Aktion Reinhardt en Pologne, traversant durant huit jours des lieux « chargés, muets », tel le tristement célèbre Treblinka. Des lieux dont souvent il reste peu de traces, quasi rien de l'innommable...

Rappelons que « l'Aktion Reinhardt » désignait un programme d'extermination des Juifs de Pologne, mis en œuvre entre mars 1942 et novembre 1943, et qui avait pour objectif d'assassiner méthodiquement le plus de juifs possibles, et de la manière la plus efficace.

Ce n'est pas tant l'horreur qui est décrite que le senti / le ressenti de l'auteur, qui a éprouvé la nécessité de ce voyage et le besoin de le mettre en mots, dans un mélange de récits brefs et de poèmes.

Non juif lui-même et dont la famille ne semble pas avoir été directement impliquée, l'auteur tire la légitimité de ces écrits de sa condition humaine, de sa dignité d'homme. Comme il l'exprime lui-même, si ce n'est pas son histoire, *alors ce ne sera plus celle de personne*.

Je n'ai rapporté ni photos ni certitudes, dit-il. Juste des noms. Juste des silences. Et peut-être une question que je me poserai à voix haute. Quelqu'un, quelque part, m'a confié quelque chose. Je ne sais pas encore quoi. Mais je le porte. Et je marcherai avec.

Un livre très intense, à la fois dur et poétique, ce qui amène forcément à cette interrogation : la poésie peut-elle dire l'horreur du monde ?

Bien plus qu'un travail esthétique, la poésie peut être un

LECTURES...

acte de résistance ; elle trouve les mots là où la raison et la parole ne peuvent pas grand-chose. Elle éveille / réveille les consciences, tout en tentant de montrer de notre monde, un peu de son versant lumineux...

Car ni l'espoir ni la lumière ne sont absents de cet ouvrage.

Ce n'est pas la noirceur que je cherche. C'est la lumière qui vacille à l'intérieur. Celle qui, parfois, résiste. Celle qui dit encore quelque chose de nous, quand tout semble avoir cédé.

C'est peut-être cela, au fond, le cœur de ma quête : trouver, dans les ruines ou les non-dits, la plus petite trace de lumière.

Martine Rouhart



Activités de nos membres

Le 4 septembre, dans les locaux d'Edern Éditions, **Daniel Charneux** a présenté la réédition de *Salle 1*, le premier roman d'Hélène Beer, prix du prisonnier politique en 1946, dont il a établi le texte et rédigé la préface. Le 23 septembre, à la Société Libre d'Émulation à Liège, il a été présenté par Louis Gemenne à propos de son roman *I'm not M.M.*

Dans le cadre des Rencontres Littéraires de Bruxelles de l'Espace Art Gallery, **Thierry-Marie Delaunois**, organisateur, administrateur et présentateur de ces Rencontres, a accueilli en présentation et dédicaces le samedi 12 septembre à 15h quatre auteurs : fondatrice et Présidente de LABA ASBL (les amitiés belgo-algériennes), Ghezala Cherifi du ministère de la FWB, a interviewé **Leïla Zerhouni** au sujet de ses ouvrages *1973* et *La Valisette de mon père* (Editions Lamiroy); Christian Boucart, auteur jeunesse, a quant à lui interviewé **Pascale Hoyois** sur son roman *La Négociatrice* (CCJ éditions); Laurence Legrand nous a présenté son roman *Les Veilleurs* et **Pierre Ost** son ouvrage *Lettres à Émile* (Editions Le Lion z'ailé). Une séance de dédicaces et un drink ont clôturé ces Rencontres.

À l'occasion de la rentrée académique du 18 septembre, l'ULB a décerné un Doctorat Honoris Causa à **Vincent Engel**, ainsi qu'à quatre autres personnalités du monde littéraire (Lola Lafon, Marie Ndaye, Thomas Gunzig et Romain Lemire).

Le vendredi 25 septembre 2026, à la Maison de l'Imprimerie de Thuin, **Pierre-Jean Foulon** a présenté son dernier ouvrage, *Vertus Sauvages* (éd. du Spantole, 2026. Gravures de Thierry

Lenoir).

Véronique Leurs a participé à la 10ème Journée Bibliothèque, à la Maison de La Bellone (Bruxelles), le dimanche 4 octobre 2026. Modérée par Jean-Paul Allègre, la thématique de cette journée était « La diversité des styles dans l'écriture dramatique contemporaine ».

Le recueil *C'est ici* de **Daniel Simon** a été présenté par **Martine Rouhart** le mercredi 16 septembre à l'AEB.

Le mardi 29 septembre, Myriam Spira et **Coralie Vankerkhoven** ont présenté leurs ouvrages lors d'une double présentation inédite au CCLJ à Bruxelles. Ces deux œuvres témoignent de l'importance d'entretenir la mémoire, de transmettre et de préserver. La rencontre était modérée par le Dr Laurence Schram, historienne et chercheuse à Kazerne Dossin.

Michel Voiturier a participé à l'hommage rendu à Gilbert Delahaye les 12 et 13 septembre 2026 au Centre Marcel Marlier à Mouscron, dont il a assuré le choix des textes et les lectures, en compagnie d'Isabelle Spriet.

Leïla Zerhouni a présenté ses ouvrages *La valisette de mon père* et *1973* (éd. Lamiroy) le 12 septembre 2026 sous la houlette de Thierry-Marie Delaunois. Le 10 octobre 2026, sous la houlette de Martine Huygens, elle a présenté divers livres à la Bibliothèque publique de Jette.

*Échos et informations de nos partenaires de la
Fédération Wallonie-Bruxelles:*



Académie royale de
Langue et de
Littérature françaises
de Belgique:
www.arllf.be

Archives et
Musée de la
Littérature:
www.aml.cfwb.be



Association royale des
écrivains et artistes de
wallonie:
www.areaw.be



Centre Wallonie-
Bruxelles Paris:
www.cwb.fr



Nos Lettres

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE

N° 59 | 4^{ème} TRIMESTRE 2026



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES



AEB

CHAUSSÉE DE WAVRE, 150 - 1050 BRUXELLES

TÉL. : 02 512 36 57

COURRIEL : A.E.B@SKYNET.BE - IBAN BE64 0000 0922 0252

SITE INTERNET : WWW.ECRIVAINSBELGES.BE

SUIVEZ-NOUS SUR FACEBOOK

**ÉDITEUR RESPONSABLE: ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE
LANGUE FRANÇAISE**

**REVUE PUBLIÉE AVEC LE SOUTIEN DE LA FÉDÉRATION WALLONIE-
BRUXELLES ET DU FONDS DES LETTRES**

La revue Nos Lettres, publiée hors commerce, est réservée aux membres de l'AEB.